

On est loin du soleil de Jacques Leduc

Gilles Marsolais

Numéro 141, mars-avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2009). Compte rendu de [*On est loin du soleil* de Jacques Leduc]. *24 images*, (141), 23-23.

On est loin du soleil de Jacques Leduc

par Gilles Marsolais

Dans la filmographie de tout cinéaste, il y a forcément quelques titres qui se détachent du lot, comme *On est loin du soleil* dans le cas de Jacques Leduc. Aussi, c'est sans trop de difficultés que 24 images en a fait le DVD de son choix, pour accompagner le dossier consacré à ce cinéaste qui vient de remporter le prestigieux prix Albert-Tessier, couronnant une carrière.

À l'origine, il y eut le projet d'une mini-série de quatre films documentaires sur des figures mythiques de l'histoire du Québec : le politicien Maurice Duplessis, qui imposa sa conception du monde en dirigeant le Québec pendant de longues années (1936-1939 et 1944-1959); le hockeyeur Maurice Richard qui, dans les années 1950 galvanisa le sentiment nationaliste par son talent et les injustices à connotation raciste dont il fut victime; le chanteur *country* Willie Lamothe, qui incarna un autre aspect de l'âme populaire; le frère André, grand mystique et thaumaturge du Québec du milieu du xx^e siècle, fondateur de l'Oratoire Saint-Joseph et devenu célèbre en Amérique du Nord.

Pour cerner le portrait du frère André, plutôt que de réaliser un documentaire biographique, Jacques Leduc a choisi d'effectuer un détour par la fiction. Le scénariste Robert Tremblay a concocté un récit axé sur l'histoire d'une famille ouvrière de Montréal, dont chacun des six membres se trouve à incarner une facette de la vie de ce personnage, vie faite de simplicité et de résignation. Aussi, chacun marque le lien intime qui l'unit à la société qui l'a vu naître, et qui a rendu possible le phénomène que le frère André représente. Partant, *On est loin du soleil* devient le portrait d'une société.

Le film débute sur écran noir par une notice biographique d'Alfred Bessette, né en 1845, rappelant sa condition de gagnepetit souffreteux avant qu'il prononce ses vœux, à 29 ans, et qu'il devienne le véritable mythe qu'était le frère André. Puis, il glisse sur des images de Montréal des années 1920 et 1960, avant d'enclencher sur la part fictionnelle du récit illustrant



la survivance des conditions d'une aliénation profonde chez les Québécois.

Il est intéressant de revoir aujourd'hui ce film de Jacques Leduc qui nous propose ces images du passé, et de pouvoir juger sur pièce, avec la distance voulue. Ce recul permet d'évaluer à sa juste valeur la part de recherche et le pari esthétique qui les sous-tendent. La grisaille des existences médiocres des personnages est rendue dans le choix même de la pellicule, en noir et blanc, et dans la façon épurée de les présenter par simple effet de juxtaposition, alors que le lieu de sépulture, qui agit comme point de convergence à la fin du récit, dévoilant que ces petits salariés sont les membres d'une même famille réunie par le décès de l'un d'entre eux, vient souligner le poids du destin de leurs trajectoires. Rétroactivement, le spectateur établit alors le lien analogique avec la notice biographique du début.

Lors de sa sortie, en 1971, la plupart des critiques ont perçu ce film, truffé de longs silences significatifs, comme un cri de révolte devant l'impuissance de la société québécoise, toujours peuplée de petits frère André, selon le point de vue du réalisateur, à l'image de cette famille. Mais, d'autres lui ont reproché d'offrir une illustration complaisante du quotidien de vies sans relief marquées par la résignation, alors que le Québec de Terre des Hommes et de l'Exposition universelle de 1967 était déjà ailleurs, qu'il avait accompli un pas de géant pour se prendre en mains. Mais, surtout, ils estimaient que le frère André,

même à son époque, avait su dépasser sa condition misérable d'origine, pour donner un sens à sa vie.

Sans conteste, il s'agit sur le plan esthétique de l'un des meilleurs films de Jacques Leduc de cette période, avec sa façon de jouer sur la durée et de miser sur la fonction émotive du silence, mais ce personnage du frère André, qu'il se contente de démythifier, appelle effectivement un examen des aspects sociaux, économiques et politiques qui ont favorisé son émergence, et que le film, historiquement désincarné, passe sous silence : l'exil forcé des Québécois dans les filatures de coton de la Nouvelle-Angleterre, durant la deuxième moitié du xix^e siècle; l'importance de la religion populaire dans les années 1920-1930, s'accompagnant d'une croyance naïve aux miracles; l'approche politicienne populiste et le ferment réactionnaire qui la sous-tendait à l'époque. Aussi, il appert que le frère André fut finalement un être hors du commun, au destin particulier, sans commune mesure avec celui des personnages du film, même s'il est resté jusqu'à sa mort un humble serviteur de l'Église catholique. À la fois « héros » et antihéros... Preuve s'il en est que la lecture d'un film, le plus distant et dépouillé soit-il, est toujours idéologique. 21

Québec, 1970. Ré. : Jacques Leduc. Scé. : Robert Tremblay. Ph. : Alain Dostie. Son : Jacques Drouin. Mont. : Pierre Bernier. Mus. : Michel Robidoux. Int. : Marthe Nadeau, J.-Léo Gagnon, Reynald Bouchar, Marcel Sabourin, Esther Auger, Pierre Curzi. 79 minutes Couleur et n et b.